

TRAVAUX ORIGINAUX

LES PRIMITIFS¹

Sous ce titre — avec, en sous-titre: *Essai d'anthropologie et d'anatomie comparées*, — *La Clinique*, de Montréal, No 9 décembre 1916, publiait un article d'un docteur Ferrua Joseph, article écrit de Londres, en septembre 1916.

Cet article est de pur transformisme: ce n'est qu'un pénible résumé des arguments lourds, indigestes, de l'allemand Haeckel (cf. *Les preuves du transformisme*; traduction de Soury, Paris, 1879). Nos lecteurs connaissent la marotte du surboche Haeckel, à qui la lecture de *l'Origine des espèces*, le premier livre de Darwin sur l'évolution, suggéra une idée qui fit sa fortune. De ce premier livre, Darwin nous a gardé précieusement la date de publication: il parut le 24 novembre 1859.

Il ne faisait pas bon, en Angleterre, de heurter quelqu'un des pseudo-dogmes des mille et une sectes protestantes abritées sous le manteau royal: aussi tous les hérétiques de l'hérésie, anglais ou irlandais, du XVIIe au XXe siècle, furent-ils des lâches, n'osant

1. Note de la Rédaction.—Nous croyons devoir publier l'intéressant article très documenté que nous fait parvenir un de nos abonnés.

**INFECTIONS ET TOUTES
SEPTICEMIES**

(Académie des Sciences et Société
des Hôpitaux du 22 Décembre
1911.)

**LABORATOIRE COUTURIEUX
18. Avenue Hoche - Paris**

Traitement LANTOL
— PAR LE —

**Rhodium B. Colloidal
électrique**

Ampoules de 3 cm'

maintenir, devant la menace de poursuite d'un *dominé* quelconque, ce qu'ils affirmaient être, enfin, l'unique vérité. Darwin ne fit par exception. Il eut deux raisons pour cela : il n'était pas bien sûr de ce qu'il avançait, et il eut peur.

Le surboche Haeckel ne se laissa arrêter par aucune de ces considérations. Les Allemands ramassent l'embryon d'une idée subversive quelconque, à l'invention desquelles idées excelle l'anglo-saxon et sa victime l'Irlandais ; et l'ayant ramassée, ils la travaillent dans le sens des Chinois travaillant les poissons surtout pour en faire des monstres hideux. L'Allemand promène son criticisme sur le déisme anglais, par exemple, et crée le système du rationalisme absolu ; Haeckel, avec un mouvement de mépris pour Darwin, lui enlève son "évolution", va jusqu'au fond des conséquences, supprime et la création et le Créateur, crée son système de la *monère* qui est l'essence du transformisme. Ce que ce lourd pataud appelle "la religion future" est le *monisme*, "revanche de l'incrédulité sur la religion révélée", dit avec ironie notre Tertulien moderne, le grand et savant exégète catholique F. Vigouroux.

C'est la quatrième fois que les boches font voir "beau jeu au nommé Dieu" . . . qui, tranquillement, les envoie pourrir dans le "schéol" au moment précis où ils se croyaient dieux eux-mêmes. La première fois, le lamentable Julien l'Apostat. La seconde fois, le hideux patriarche de Ferney. La troisième fois, la Convention sauvage de France en 1793. La quatrième fois, Haeckel. . . C'est bien là la filière boche de la suppression de Dieu. Les hésitations, les tergiversations de Darwin le relèguent au troisième dessous de cette. . . tétrandrie. Nous entendons boches de l'esprit, si pas tous de naissance.

A l'origine des choses, les Hindous placent "l'œuf d'or". "Haeckel s'exprime sans tant de poésie, mais aussi sans plus de vérité que le chantre arya." "Au commencement, dit le surboche, était la *monère*."

— Où était-elle? D'où venait-elle?

— Haeckel s'occupe bien de cela! Il affirme: il n'est pas luthérien pour rien; si vous regimbez, il veut, il ordonne, sa volonté seule sert de raison.

Et, stupides gogos, en France, nous nous sommes laissé prendre! . . . Et Ferrua plus que tous. . .

Cette monère, qui était si infiniment moindre qu'un atome, simple, puisqu'elle ne compte pas de parties, roula tant et si bien... — Oui?—Peu importe! . . . qu'elle creusa les abîmes, souleva les montagnes, sema d'astres superbes la profondeur de l'éther, fit le vide, en même temps le plein. Matière inerte de facto et dans son essence logique et dans son essence réelle, elle se doua de puissance; ne pouvant s'octroyer la possibilité qui est un mode de l'être, elle dut se contenter de la fatalité. — Ce qu'il est impossible d'expliquer ou de démontrer: Haeckel se garde bien de le faire. Il avait cependant, et seulement de 1855 à 1873, écrit trente-trois ouvrages ou mémoires sur son monisme, et la liste n'a cessé de grossir. Dans ce fatras, ses deux principaux livres sont: *L'Histoire de la création naturelle*, et *L'Anthropogénie*. En ces deux, il donne libre cours à ses idées, "dont les exagérations et les singularités, tout en contribuant à sa célébrité, avec un certain talent qu'il est juste de lui reconnaître, jetèrent bientôt un tel discrédit sur les idées des transformistes allemands, que ceux-ci le désavouèrent et même le combattirent."

SAVANTS PRÊTRES ÉVOLUTIONNISTES

Le docteur Joseph Ferrua emploie un procédé d'argumentation qui est la meilleure preuve de l'absence de science et de l'auteur et de ses maîtres: il ne résonne que par "à peu près"; il hésite sur tout; il ne sait rien de fondé du système qu'il prône. A travers tous ses tâtonnements, il lui arrive cependant de lancer de ci de là d'audacieuses affirmations sans la moindre raison pour les étayer: c'est lorsqu'il se rencontre avec un texte de la Bible. Effet de la

banderilla sur la brute taureau. Que ne reste-t-il dans les limites de la science? — La Bible n'empêche point les recherches sensées, loyales, loin de là.

Et bien qu'il répudie et conspue nos Livres Saints, il ose invoquer le témoignage des adeptes, des défenseurs de ces Livres, pour les opposer au récit révélé. Singulière aberration mentale qui dénote une véritable inconscience ou un état pathologique grave de l'intelligence de M. Ferrua!

Dès son entrée en matière en l'article auquel nous voulons répondre, page 303 de *La Clinique*, décembre 1916, il nous amène des Jésuites, des Pères de "l'Ordre Dominicain des Frères Prêcheurs" (sic) (voir p. 309), des professeurs en Sorbonne, etc. Il les cite même. Nous nous refusons, jusqu'à plus ample preuve, à croire à une falsification de textes voulue de sa part, à l'exemple de son maître le faussaire menteur public, le surhomme du darwinisme Haeckel. Il nous permettra les simples remarques suivantes :

L'abbé Fabre d'Énvieu supposait des créations antérieures à la nôtre, chacune ayant été entièrement détruite alors que se produisait la suivante. Quant aux jours génésiaques, le savant professeur adoptait plutôt le système des intervalles, ou théorie de la "restitution" ou de la "restauration".

Les textes cités par le docteur Ferrua prouvent la nécessité du contexte pour l'intelligence nette de l'idée du savant catholique qu'il invoque.

A consulter l'ouvrage de l'abbé Fabre d'Énvieu *Les Origines de la terre et de l'homme*, Paris, 1873.

Ce qui précède montre que le professeur de la Sorbonne, dans ses suppositions, ses explications, son enseignement, ne faisait aucune allusion directe ou indirecte aux "préadamites": la théorie du savant professeur ne laissait aucune place à l'être qui eût dû, logiquement, être l'intermédiaire entre l'animal et l'homme. Ceci ruine tout l'échafaudage si laborieusement élevé par le docteur Ferrua, sans souci de la logique.

Les Pères Monsabré et H. de Vabroger émettaient l'opinion "que tout bien examiné, les produits de l'industrie instinctive [d'un tailleur de pierres], comparés aux produits primitifs de l'industrie humaine, ne sont pas plus extraordinaires que la hutte du castor comparée à celle du sauvage". Monsabré, *Conférences de Notre-Dame*, in-8°, 1875, p. 68-69. — H. de Vabroger, *L'Archéologie préhistorique*, dans la *Revue des Questions historiques*, avril 1876, p. 447. — Dans *La Clinique*, voir p. 304.

En 1874, le P. de Vabroger avait déjà dit: "Si le règne animal fut couronné jadis par des "Primates anthropomorphes", supérieurs à ceux qui existent encore, la Providence aura probablement laissé périr ces précurseurs de l'homme *avant de créer* nos premiers parents." Cf. *Ancienneté de l'homme*, dans le *Polybiblion*, juin 1876, p. 507. (Rapprocher Fabre d'Enviu, ci-dessus). — Ces paroles montrent que le P. de Vabroger était loin des idées que lui prête, très gratuitement, le docteur Ferrua par des citations tronquées où, à tout le moins, détournées de leur sens vrai par l'absence de contexte.

Le Père Sertillange est d'une doctrine trop sûre, trop catholique, pour qu'on doute de lui: et bien que les citations faites par le docteur Ferrua demandent quelques éclaircissements que le contexte renferme, cependant rien dans les citations (p. 305) du docteur n'appuie les théories des transformistes.

"L'abbé Grassmann, professeur au séminaire de Freising, ne regarde pas du tout comme une hérésie la doctrine de l'origine animale de l'homme: elle est seulement une opinion téméraire", dit le docteur Ferrua (p. 304).

— Qu'il exulte! — Voici ce que dit Bossuet, qui n'est pas le premier venu:

"Encore que nous ayons quelque chose au-dessus de l'animal, nous sommes animaux."

Ce qui nous permet de faire remarquer au docteur l'oubli, involontaire nous voulons le croire, dans lequel il a laissé, en tout son

article, la portion la plus intéressante de ses propres antécédents : les gynécopithèques. . .

MONÈRE DE HAECKEL — ÉNERGIE DE FERRUA

Après vingt-deux formes animales, ont été produits les ancêtres de . . . Haeckel le surboche et de son copain l'extraboche Darwin. Haeckel admet la théorie de la descendance avec toutes les suites qu'elle comporte : éternité de la matière, génération spontanée, existence primitive d'un atome éternel d'où tout ce qui existe est descendu. Le surhomme vit encore et soutient toujours les mêmes inepties quand, depuis un demi-siècle, grâce aux travaux de l'immortel Pasteur, pas un homme sensé n'admet plus la génération spontanée.

Evidemment, Haeckel n'admet pas l'âme humaine. Ce qui descend d'une larve ciliée, d'un sozoure ou d'un ménocerque, n'a que faire d'une âme. D'ailleurs, où la prendre ? On a beau être la monère éternelle, cela ne signifie rien en l'espèce.

A la page 308, le docteur Ferrua écrit ceci :

“ Qu'il date de la couche supérieure de l'oligocène ou, ce qui paraît plus probable, du miocène, la présence d'un précurseur de l'homme à cette époque excessivement éloignée de la formation géologique de notre globe, ne fait que reculer les origines des espèces humaines, sans nous permettre de confondre le préhomme du tertiaire avec les anthropoïdes ses contemporains et les grands quadrumanes actuels, ni, à fortiori, avec le surhomme de Nietzsche, issu de la cervelle délirante d'un fou. ”

— Pourquoi ce surhomme est-il plus le produit de la cervelle délirante d'un fou, que l'homme de Haeckel . . . et du docteur Ferrua ?

Un mot ici, en passant : Si le préhomme—mais enfin “homme”—du tertiaire ne peut être confondu avec les anthropoïdes ses contemporains, c'est, de toute évidence, qu'il était d'une famille, d'une

“ espèce ” absolument différente de celle de l’anthropoïde. — Cela étant, de nécessité l’anthropoïde est une superfétation de la nature. En d’autres termes, puisque la nature n’a point ces superfétations, de l’aveu implicite de notre auteur, *l’anthropoïde n’existe, donc pas*. Qu’a-t-il à se battre les flancs pour en prouver l’existence? — Quelle logique!

Revenant à la page 305 de *La Clinique*, nous lisons :

“ Si nous remplaçons le mot “ âme ” par celui d’énergie, l’accord est près d’être fait entre l’interprétation allégorique de l’auteur et les faits positivement acquis à la science. Mais alors à quel point de la série descendante des primates qui ont donné, en différentes époques et en différents lieux, naissance à l’homme, faudrait-il placer l’intervention immédiate du Créateur, pour lui infuser, non pas la vie, qu’il possédait déjà, mais quelque chose de moins physique et de plus divin, l’esprit ou l’âme raisonnable selon la doctrine aristotéli(cie)nne des scolastiques? — L’énergie, toute seule, agissant par le système nerveux central et par le cerveau, ne suffirait-elle pas à nous approcher (sic) de la solution du problème? Les subtilités nébuleuses de la métaphysique sonnent creux et n’avancent pas la connaissance réelle des faits qui est la base et la condition du progrès. ”

Que l’on remarque tout d’abord ceci : les paroles du P. Sertilange qui ont amené celles, ci-dessus, du docteur Ferrua, ne sont que de simples suppositions, faites par le savant Dominicain pour essayer de trouver une excuse aux affirmations toutes gratuites et sans preuves, des transformistes — ou plutôt des évolutionnistes, dont quelques idées sont raisonnables, si l’on ne se laisse pas choir dans les conséquences absurdes.

Dès lors que le pouvoir du Créateur est nié, implicitement ou, comme dans l’article du docteur Ferrua, explicitement; quelles que soient les forces de l’abstraction nommée “ nature ” ou “ hasard ” ou autre nom : pour employer les termes mêmes du docteur, “ les faits positivement acquis à la science ” ont, depuis toujours,

démontré que ces forces de la nature ont des bornes qu'elle ne peut, en aucune façon, franchir sans tomber dans le miracle. Or, le miracle ne peut être accompli que par un être vivant, tout puissant et omniscient. Et dans tous les cas, les transformistes, à la suite des rationalistes et plus logiquement que ceux-ci, rejetant le miracle intelligent, ou aveugle, si l'on peut dire, du même coup annihilent toutes leurs théories, renversent tous leurs raisonnements, faux par le fait même, du premier mot au dernier qu'ils émettront, jusqu'à ce que ces théories rentrent dans l'oubli—d'où elles n'eussent jamais dû sortir.— Il n'y a donc, pour le transformiste, et il ne peut y avoir logiquement ou, selon leurs expressions, “ fatalement ”, ni “ âme ” ni “ énergie ”, “ agissant par le système nerveux central et par le cerveau ”, parce que ce ne sont que songes creux d'esprits nébuleux, incapables de faire faire un pas en avant à “ la connaissance réelle des faits qui est la base et la condition du progrès ”.

Il peut exister et il existe des variétés dans les espèces : mais les espèces sont immuables, il ne s'en fait point—puisqu'on ne peut employer le mot : “ créer ” — en dehors de celles qui existent. Qu'une “ âme ” ou une “ énergie agissant par le système nerveux central et par le cerveau ” ait été surajoutée à un animal quelconque, qu'on l'appelle “ anthropoïde ”, ou “ cheval ”, celui-ci plus intelligent que les pithécantrophes et autres singes, c'était du coup une espèce nouvelle, pour qui connaît un tant soi peu la science naturelle. — Et non seulement il ne se fait point d'espèce nouvelle, mais aucune espèce n'a produit une autre espèce par évolution ou par transformation. C'est un “ fait positivement acquis à la science. ”

Seul de son temps, le docteur Ferrua n'a rien lu, rien appris sur le sujet qu'il traite avec l'autorité d'un aveugle qui traiterait des couleurs. Il ressasse les arguments ineptes du boche Haeckel le faussaire public, le calomniateur éhonté des victimes du Hohenzollern le Maudit.

Aussi est-on forcé d'appliquer au docteur et à ses maîtres

Darwin et Haeckel ces paroles de Michelet: " Ils n'ont rien appris, tout oublié. "

LES VIEUX OS DU DOCTEUR

Le docteur sent le coccyx le démanger. Il frétilerait de la queue, il s'en batterait les flancs avec ardeur si, par malheur, dans son désir d'évolution son ancestrale guenon ne s'était amputée, " honoris causâ ", de ce malencontreux appendice caudal. — **Pauvre docteur!**... — Ce n'est cependant point à cet... ornement que nous faisons allusion en évoquant les vieux os du docteur.

Nous voulons parler des os qu'il exhume dans l'espoir de faire des singes avec des ossements d'hommes soigneusement triés — les ossements —, et choisis — les hommes —: non pas par ce **pauvre docteur**, bien innocent d'une telle invention! mais par M. de Mortillet. Le docteur Ferrua croit éblouir ses lecteurs en brandissant à leurs yeux ses crânes et autres mâchoires de Néanderthal (Prusse Rhénane): c'est en somme, au crâne de Néanderthal qu'il ramène presque tous ceux qu'il cite.—A-t-il vu ce crâne?— Il est permis d'en douter, à la manière dont il en parle. S'il a étudié la médecine, il doit avoir eu au moins des notions préliminaires d'anatomie: le sous-titre de son article " semble " (suivant une expression qui lui est chère) le laisser supposer. S'il a " vu ", de ses yeux vu, ce crâne, il ne peut avoir le moindre doute sur sa provenance: c'est bel et bien un crâne humain, dolicoéphale. Il est si peu " près du singe par sa structure anatomique " (*La Clinique*, p. 306), qu'il mesure, en capacité, plus que trois fois la capacité la plus grande relevée chez les singes; qu'il est supérieur aux crânes des Australiens, et atteint presque la moyenne des crânes féminins. Le crâne de Néanderthal mesure 1,220 centimètres cubes: quel que soit son âge, il n'a rien de simien. Il est très vrai que le front est étroit, la voûte crânienne surbaissée et allongée, les os fort épais et les arcades sourcilières remarquablement proéminen-

tes : tous ces caractères se sont trouvés chez quelques personnages historiques et chez certains de nos contemporains. Nous avons personnellement connu deux hommes dolicocéphales, dont l'intelligence était au moins égalé à la moyenne. (Le plus vaste crâne de singe n'a donné que 355 c. c.).

Nous possédons un excellent portrait de Charles Darwin, auquel son fils Fr. Darwin a veillé lui-même : il est incontestable que Ch. Darwin a le front fuyant, les arcades sourcilières très proéminentes, une tendance au prognathisme ; son crâne est acrocéphale : nous ne lui reprochons certes pas. Mais si, dans quelques années, on venait à exhumer ses restes ; qu'en ôtant la terre, il s'y trouvât quelques silex, même de fusils à pierre, le squelette de Ch. Darwin serait classé d'emblée parmi les pithécantropes. . . bien que, dise leur inventeur M. de Mortillet, " nous n'ayons pas, jusqu'à présent, rencontré les débris de ces anthropopithèques ". (*Le Préhistorique*, 1883, p. 126).

L'ÂGE DE LA PIERRE DU DOCTEUR

A peine le docteur Ferrua a-t-il effleuré ses crânes, qu'il se lance dans une dissertation diffuse sur les époques géologiques, qu'il tend souvent à confondre, dont il n'apprécie aucunement la durée, pour autant qu'on la puisse fixer. D'après ce qu'il écrit, il " semble " qu'il fait du " quaternaire " une période très longue, tandis qu'elle est en réalité si courte, que les Anglais, plus pratiques que les Français généralement, lui ont donné le nom de *post-pliocène*. Pour les Anglais, ce n'est qu'un supplément à la période pliocène, troisième partie de l'époque tertiaire (Voir Hamard, *L'âge de la pierre et l'homme primitif*, 1883, liv. II et III). En même temps, le docteur Ferrua étudie (?!) l'industrie de la pierre, polie ou taillée : d'où ses maîtres, principalement M. de Mortillet que l'on reconnaît tout de suite, ont déduit des époques surajoutées aux époques géologiques. Cette industrie de la pierre a fait

inventer à M. de Mortillet " les âges paléolithique et néolithique ". Ces " âges " sont purs rêves d'imagination et, au point de vue scientifique, totalement arbitraires, parce qu'ils ne reposent sur rien. Sous ce rapport, personne ne s'en occupe.

Nous ne nous arrêterons pas à ces époques géologiques ni à l'industrie de la pierre : ces deux points peuvent être retranchés du débat, attendu qu'ils sont plutôt une digression oiseuse ; et que, d'autre part, ils ne se peuvent traiter à la légère, comme le fait le docteur Ferrua. Notons ici ce que dit le docteur lui-même à ce sujet — p. 306— :

" . . . Mais toute cette chronologie stratigraphique est encore sur beaucoup de points *susceptible de revision*, en particulier pour ce qui touche à l'époque du passage de l'ère paléolithique ou néolithique. " (sic).

C'est nous qui soulignons.

Pourquoi affirmer avec tant d'assurance, pour en arriver à de tels aveux d'ignorance, d'impuissance — et d'illogisme — ? . . .

Aujourd'hui, par suite des études plus suivies, plus sérieuses auxquelles de vrais savants se sont livrés, on sait que " le cadavre auquel appartenait le crâne de Néanderthal gisait, régulièrement allongé, à deux pieds seulement de profondeur, comme celui d'une personne inhumée. Or, s'il s'agit d'une inhumation, l'association avec les espèces fossiles ne prouve plus rien. Aujourd'hui encore, nous enterrons parfois nos morts dans des terrains riche en fossiles des diverses époques géologiques. Le chercheur futur qui constatera cette association sera-t-il donc autorisé à en déduire la contemporanéité de l'homme et des espèces animales dont les débris accompagnent les siens ? " (P. Hamard).

A la page 307 de *La Clinique*, le docteur Ferrua, parlant d'un *anthropos perfectus* décrit par Ameghino, de l'Argentine, veut faire croire lui aussi à " une forme anatomique supérieure " d'un quadrumane. Son but, naturellement, est d'arriver à trouver cet être énigmatique, jusqu'aujourd'hui insaisissable, qui eût pu être

l'intermédiaire rêvé entre l'animal et l'homme. — Agassiz, célèbre et savant professeur de l'Université de Cambridge, E.-U., bien que palygéniste admettant que les hommes ont été créés par nations, combat victorieusement le transformisme dans son livre *De l'espèce et de la classification en géologie*, p. 278-279; non moins admirablement dans les *Rapports fondamentaux des animaux entre eux et avec le monde ambiant*; article paru dans la *Revue des cours scientifiques*, 2 mai 1868, p. 351-352. — Ayant démoli magistralement le système sans consistance du surboche Haeckel, et ce dernier ayant été incapable de défendre son système, Agassiz reçut du surboche une bordée d'injures dans l'article *Un naturaliste philosophe*, traduit dans la *Revue scientifique*, 25 novembre 1876, p. 512. C'est toujours la suprême raison de ceux qui n'en ont pas. Et c'est bien le système allemand, corrigé et augmenté par Luther, perfectionné (!?) depuis ce maniaque diabolique jusqu'à ceux d'aujourd'hui.

Le docteur Ferrua cite ensuite, à cette même page 307, la découverte faite par le savant abbé Bourgeois, supérieur du collège de Pont-Levoy, Loir-et-Cher, vers 1865 (et non 1867), à Thenay (et non Thessay), de silex " taillés de main d'homme et de très haute antiquité ", trouvés dans un terrain tertiaire.

Dire que ce fut un cri de triomphe parmi la gent transformiste tout aussi bien que parmi la rationaliste, serait au-dessous de la vérité: ce fut un hurlement! Elle était enfoncée, la Bible! Moïse n'était qu'un mythe fallacieux. . . pléonasme plaisant!

L'abbé Bourgeois était si convaincu, qu'il entraîna à sa suite plusieurs anthropologistes éminents, entre autres M. de Quatre-fages lui-même. Poursuivant son étude et du sol et de la disposition des objets trouvés, l'abbé Bourgeois commençait à douter sérieusement de ce qu'il avait avancé et se disposait à faire loyalement part de ses doutes aux savants, lorsqu'il mourut. Mais son ami et son collaborateur, l'abbé Delaunay, écrivit au Tertullien moderne le très illustre F. Vigouroux, deux lettres, la première

sans date, la seconde de mai 1889, où est mis à néant tout ce que dit le docteur Ferrua en son article qu'il date de Londres, septembre 1916. — Ni *La Clinique* ni M. Ferrua n'ont lu ces lettres? — Dans la négative, ils ne se tiennent donc au courant d'aucun progrès dans les choses qu'ils traitent? — Dans l'affirmative, ils sont complètement de l'école du boche Haeckel le faussaire, le menteur public, le voleur d'idées? . . .

Aucun vrai savant ne s'attarde plus, depuis longtemps, à la découverte de Thenay.

Au Canada, nous n'avons pour ainsi dire aucun moyen à notre portée de nous instruire, en ces sciences surtout; tandis qu'à Londres, à Paris, dans toutes les villes d'Europe, on peut aller aux sources sans bourse délier: le docteur Ferrua trouve-t-il au-dessous de lui d'aller travailler dans ces superbes bibliothèques où, avec un guide sûr, on devient savant malgré soi? — O les heures fortunées de notre jeunesse, passées dans ces palais de l'Intelligence à Paris, à Rome, à Bruxelles, à Vienne. . . dans tes salles, notre *Alma Mater*, *Alma Parens* mais gracieuse *Vierge* toujours (*almâh*, en hébreu: "vierge-dans toute son intégrité"), vêtue de ta dentelle de pierre s'élançant, comme l'esprit, vers les cieux. . . aujourd'hui la martyre invaincue, noble et toujours bien-aimée Université de Louvain! . . . Martyre, parce que tu contenais l'âme: alors que les Darwin, les Haeckel, les Ferrua ne sont que matière et ne peuvent s'élever au-dessus de la boue. . .

En Europe, à Londres même, la ville la moins spiritualiste du monde, l'article du docteur Ferrua aura soulevé le dégoût, tout au plus la pitié, de le voir si attardé: au Canada, malheureusement, nous n'en sommes pas là. Toute doctrine subversive, toute théorie malsaine répudiées enfin pour quelque cause que ce soit dans les pays où elles avaient pris naissance, trouvent un refuge ici durant des années encore. (Elles surgissent tout de suite aux yeux de celui qui a su s'en garer). Parmi ces peu enviabiles importations, se trouve le transformisme. Dieu! que c'est déjà usé, usé jusqu'à

la corde, aux vieux pays Ici, cela paraît tout frais pondu, tout jeune, irrésistible.

Le docteur Ferrua, à travers des ineffabilités qui font douter fort de son sérieux, très fort de ses connaissances, nous parle, à propos de l'abbé Bourgeois, de "l'existence de l'homme tertiaire, vieux de 200,000 ans au moins, 300,000 d'après Pietremont, dans *Les origines du cheval domestique*, 1890"; et le vaillant docteur affirme que cette existence "est désormais une question tranchée". Page 308.

Ignore-t-il que "quaternaire" équivaut à "glaciaire"; c'est-à-dire, époque où l'homme ne peut vivre? Nous voulons dire que l'époque quaternaire a coïncidé avec la glaciaire, au moins en partie. N'a-t-il rien lu des auteurs anciens classiques?

Jules César, qui décrit le renne (*bos cervi figura*), l'élan (*cervus alces*), l'aurochs (*bos primigenius*), de la forêt Hercynienne (c'est-à-dire des bords du Rhin). Le docteur ne sait-il pas que Charlemagne a chassé le grand ours: probablement celui que l'on désigne ordinairement sous le nom d'"ours des cavernes"; et l'aurochs, dans nos forêts, d'où ces animaux sont disparus sans retour depuis onze siècles? Ces animaux prouvent que l'époque dite "quaternaire" par nous, s'est prolongée jusqu'à l'ère chrétienne; qu'elle est, en terme de science, une "époque contemporaine".

Hérodote, Ve siècle avant J.-C.—Dépeint le climat de la Scythie (N.-E. de l'Europe) en termes qui conviendraient aujourd'hui à la Laponie et au Groënland. Il nous montre ces pays glacés durant huit mois de l'année, la mer Noire gelée au point de supporter les chars les plus lourds.

Aristote, IVe siècle avant J.-C., et d'autres après lui, disait qu'il faisait si froid, en Gaule, que l'âne ne pouvait y vivre. Or, le pays dont il parlait est ce beau midi de la France, où croissent l'orange, l'olivier, le grenadier, la vigne. . .

Virgile: Ier siècle avant J.-C.;

Ovide, 43 avant et 17 ans après J.-C., nous montrent tous deux

le Danube si gelé jusqu'à son embouchure, que de lourds chariots le traversent, tandis que les habitants de ces contrées misérables se retirent dans des cavernes vêtus de la peau de la bête fauve : absolument comme le faisaient, au dire de la préhistoire, nos barbares prédécesseurs de l'époque quaternaire. Ovide dit qu'il a vu le vin gelé dans les outres et la mer Noire prise au point qu'il a pu marcher sur les eaux. Afin de n'être pas taxé d'exagération, il en appelle au témoignage de deux anciens gouverneurs de la Mœsie (auj. Serbie et Bulgarie).

L'Italie elle-même. "Les anciens font mention de neiges amoncelées, de rivières qui charrient des glaçons, du triste hiver qui fend la pierre et enchaîne le cours des fleuves. . . et cela, dans la région la plus chaude de l'Italie, au pied des ramparts de Tarente. Ce tableau s'appliquerait tout au plus aujourd'hui au nord de l'Europe." (P. Hamard).

Ce n'est donc pas tout à la fin de cette époque dite "quaternaire" que l'homme est apparu : "il n'a pu précéder la période purement glaciaire et n'a même pas été contemporain de la grande extension des glaciers."

INTELLIGENCE DE L'ÂNE QUI A PARLÉ

Pietrement — nom prédestiné, on en conviendra : car il ne ment pas un peu, le brave homme—, dans *Les origines du cheval domestique*, assigne à l'homme tertiaire trois cent mille ans. . . avec son cheval domestique, évidemment. Or, nous répétons, sans craindre la moindre contradiction, du docteur Ferrua ou de Pietrement aux 300,000 ans, que le cheval est plus intelligent que l'orang-outang ou le chimpanzé, et que, logiquement, la transformation vingt et unième du système du surboche Haeckel (celle de l'anthropoïde en pithécantrope) est complètement manquée. La dix-neuvième : le *ménocérque*, eût dû produire le cheval comme vingtième transformation ; le cheval, toujours en

suivant le développement de ce que le Dr Ferrua appelle “ l'énergie toute seule ”, “ agissant par le système nerveux central et par le cerveau ”, eût du donner naissance à l'âne, de qui fût, naturellement, descendu l'homme avec apophyse géni; parce que, **seul de** tous les quadrupèdes de la création, et selon les auteurs **les plus** estimés, l'âne parla, “ sur les montagnes de l'Orient ”.

Nous ne disons pas cela pour faire crever d'orgueil... rentré le savant docteur et ses extensions boches: attendu que leurs **origi-**nes ne sont pas communes avec celles de nos ancêtres les **Gaulois**. Il “ semble ” polygéniste, le docteur: c'est notre excuse à **ne pas** descendre de ses ancêtres.

Comme il parle latin, nous lui disons: “ Paulo minora canamus ” —et revenons à ses... vieux os.

Il est un peu farceur, M. Ferrua: la preuve en est dans **son** *pithecanthropus erectus* de l'île de Java: trouvaille de cet **autre** farceur, E. Dubois, médecin hollandais. A peine sa trouvaille **était-**elle publiée par les “ cent bouches de la renommée ” que **ces cent** bouches se cadennèrent comme une seule... et il n'en fut **plus** jamais question jusqu'à ce pauvre rétrograde de docteur.

Le docteur revient, p. 309, à son idée fixe, obsédante, **que** “ l'homme descend de formes plus anciennes et inférieures ” **par** évolution.

Cette affirmation sans l'ombre de la moindre preuve et **contre** tout sens commun devient une monomanie qu'il est temps d'**arrê-**ter.

Nous prions nos lecteurs de rapprocher de la p. 309 le **dernier** paragraphe de la p. 311: “ Les primitifs étaient des velus... ” Il ne s'agit ici ni de “ paléolithique ” ni de “ néolithique ”. Il **ne res-**tait donc pas, après avoir tant étudié, que ce n'est ni la géologie **ni** l'archéologie préhistorique qui peuvent renseigner en ces **ques-**tions, mais l'histoire? Non seulement la paléontologie, **mais en-**core le principe même du transformisme s'oppose à l'évolution **ap-**pliquée à notre espèce. Wallace, un ami de Darwin, le reconnaît. Voici ce qu'il dit:

“ A elle seule, la sélection naturelle, qui est la base de ce système, est impuissante à expliquer l'origine animale de l'homme.”

Et il le prouve : “La sélection explique sans doute le développement et la conservation des caractères d'une utilité immédiate et personnelle; mais toutes les variations qu'a éprouvées l'homme, dans l'hypothèse darwinienne, pour passer de l'état simien à l'état actuel, n'étaient pas de cette nature. *Quelques-uns étaient inutiles ou même nuisibles.* Quel avantage avait, par exemple, l'anthropopithèque qui donna sa naissance à l'homme, à se défaire du tégument pileux qui le recouvrait? ” — “ Le pelage protège l'individu contre le froid et contre la pluie. . . Il aurait été très utile au sauvage d'être protégé de même. Cela est si vrai, que les populations infimes ont toutes imaginé quelque vêtement pour se couvrir. . . La sélection naturelle n'a donc pu produire la nudité du corps de l'homme. ” *Revue scientifique*, 23 août 1890.

Ainsi, continue Wallace, “ de la main et du larynx chez le sauvage, qui présentent une perfection sans rapport avec le parti qu'il en tire: cela ne s'explique donc pas par la sélection naturelle ”. Quant à la main postérieure du singe, transformée en pied chez l'homme, Wallace s'écrie : “ Il eut été très utile au sauvage de conserver cette main postérieure, dont la disparition est bien difficile à expliquer par la sélection naturelle. ” Les hommes primitifs d'Europe—est-ce cela qu'entend le docteur par les “primitifs”? p. 311, —n'étaient pas velus: tout prouve qu'ils étaient bien au-dessus du sauvage contemporain. Il devenait même artiste, ce primitif: il a laissé des preuves évidentes de son habileté comme graveur et comme sculpteur, notamment dans les grottes du Périgore. Notre auteur, *s'il a vu*, a pu se tromper et prendre la peau dont le modèle était vêtu pour la toison protectrice de longs poils abritant son corps ” p. 311.

C'est M. de Quatrefages, pensons-nous, qui a dit: “ Logiquement, Darwin aurait dû faire descendre le singe de l'homme, plutôt que l'homme du singe. ”

LA CERVELLE DU DOCTEUR

M. Ferrua, p. 310, parle du cerveau. C'est bien à tort qu'il cherche là un argument à l'appui de sa théorie. " Le poids du cerveau, comparé à celui du corps, est trois fois plus considérable chez l'homme que chez le singe. Les circonvolutions sont également plus profondes, et, chose remarquable, elles se développent dans un sens inverse dans les deux cas. Chez nous, elles apparaissent d'abord sur le front, tandis que chez le singe celles du lobe moyen se dessinent en premier lieu. Les darwinistes n'ont pu encore expliquer cette anomalie, qui dénote une origine toute différente." P. Hamard.

" Il est évident, surtout d'après les principes les plus fondamentaux de la doctrine darwiniste, observe M. de Quatrefages, qu'un être organisé ne peut descendre d'un autre être dont le développement suit une marche inverse de la sienne propre. Par conséquent, l'homme ne peut, d'après ces mêmes principes, compter parmi ses ancêtres un type simien quelconque." *L'espèce humaine*, p. 81.

Le docteur ergote sur des vétilles. Toute la p. 311, moins le dernier paragraphe que nous avons vu tout à l'heure, roule sur les femelles de singes — pourquoi ne dit-il pas tout simplement : les guenons?—, les chauves-souris et autres anthropoïdes (!?), leur placenta, leur Mont de Vénus, leur vagin et tout l'attirail d'hymen, de brides transversales dans le vagin. . . un amas putride d'organes reproducteurs d'animaux qui arrivent, à propos de crânes, comme une pelletée de fumier sur un " steak " ! en guise d'assaisonnement.

Il est une autre marotte qu'affectionne tout particulièrement le docteur Ferrua : l'humérus à perforation olécranienne. Cette perforation " semble " faire croire au docteur Ferrua à un caractère anatomique rapprochant de la race simienne, l'homme à semblable humérus. M. Georges Hervé, anthropologiste peu suspect, avoue

que cette perforation ne peut être considérée comme un caractère simien propre à certaines races inférieures. " On la rencontre aussi souvent parmi les races supérieures que parmi les inférieures, et son existence est tout aussi variable chez les animaux. " *Dictionnaire des sciences anthropologiques*, article *Homme*. — Le même auteur fait observer que cette perforation est beaucoup plus rare dans les sépultures mérovingiennes que dans les sépultures modernes. *Précis d'anthropologie*, p. 230.

Le docteur Ferrua nous rabêche la vieille sottise, argument enfantin, des habitants supposés du continent (l'Atlantide) disparu il y a quelque cinq mille ans à la suite d'un terrible cataclysme sismique. Hérodote et d'autres anciens parlent de ce continent qui, donc, leur était connu, par tradition au moins; voyons, le docteur Ferrua n'a pas la prétention, supposons-nous, de faire de ses nuageux pithécantropes les translateurs ou les rapporteurs des traditions de l'Atlantide? Ce serait là une prétention d'un cerveau plus fou que ceux de Nietzsche, de Haeckel et de Darwin.—Quand le mystérieux continent disparut, il y avait longtemps, peut-on croire, que l'homme était sur terre.

Le docteur Ferrua, ayant fini de mesurer les clitoris des gueçons, nous exhibe, page 313, le squelette de la Chapelle-aux-Saints, et en profite pour envoyer une... gifle magistrale à Moïse et à sa Genèse... qui ne s'en portent pas plus mal l'un et l'autre. Le docteur veut parler du *Dryopithèque* — encore un produit de l'imagination, produit évanoui en fumée! — Il donne un long extrait d'un rapport sur cet " incontestablement " premier homme: " pas le premier homme de la Genèse mosaïque en tout cas, car le crâne de Piltdown... date d'une époque beaucoup plus reculée ". Afin de dérouter ses lecteurs, il disperse en différents endroits de son article ce qui a trait aux découvertes de la Chapelle-aux-Saints: ce qui le rend plus courageux pour tomber ce menteur de Moïse.

Le docteur Ferrua cite, à l'appui d'une de ses affirmations sans

preuve, un savant de France, " dépouillé de tout préjugé " : le docteur sait ce que cela veut dire. Ce savant, M. Albert Gaudry, est celui-là même qui affligea le squelette de la Chapelle-aux-Saints du nom très peu harmonieux de " Dryopithèque ". M. A. Gaudry, et un autre savant paléontologiste, M. Édouard Lartet, avaient étudié le squelette corrézien.

Vous pouvez trouver quelques mots sur M. A. Gaudry à la p. 307 de *La Clinique*, au 4e paragraphe.

Par malheur, le docteur Ferrua ne lit pas : en quoi il a certes grand tort.

Le XIXe siècle, ses sciences et ses lumières (!!?) allaient s'éteindre dans le gouffre de l'éternité, quand voici qu'à Saint-Gaudens, dans la Haute-Garonne, plus au midi que la Corrèze, on découvre une nouvelle mâchoire du même animal, mais plus complète et mieux conservée que la précédente. Elle gisait dans les terrains miocènes.

C'est à M. Albert Gaudry que fut remise cette mâchoire, " qui la décrit minutieusement dans un savant mémoire lu à la Société géologique de France ". Il n'hésita pas à reconnaître que l'animal auquel avait appartenu cette mâchoire était très inférieur aux grands singes actuels.

Ce savant avait un réel mérite en faisant cet aveu, après l'affaire du fameux Dryopithèque ! Il faut le lire pour apprécier sa franchise en cette circonstance.

Encore une fois, le docteur Ferrua est aux sources : il a mille facilités de s'instruire—qui nous font défaut, à nous, perdu en un petit village des Provinces Maritimes où personne ne possède un livre traitant d'aucune de ces émouvantes, de ces troublantes questions.

Le docteur passe, p. 314, à l'homme fossile des cavernes de Braoussé-Roussé à 4 kilomètres de Menton (il n'existe pas de *chilomètre*, en français) : ce qu'il en dit prouve qu'il s'agit tout simplement d'une sépulture dite " contemporaine ". Un tremblement de terre aura recouvert les restes de cet homme, et tout le mystère

des centaines de siècles du pauvre docteur s'effondre piteusement. Que de cas semblables dans l'Auvergne. Il n'a donc jamais vu Herculanum, Pompéi; tout récemment Messine (détruite il n'y a que neuf ans), dans son propre pays l'Italie? Car nous le croyons originaire du pays "où fleurit l'oranger". A quelle partie du quaternaire attribuerait-il les squelettes qu'il pourrait découvrir aujourd'hui à Messine et, en face, à Reggio de Calabre, etc., englouti peu après Messine? Et à Saint-Pierre de la Martinique, détruite seulement depuis 15 ans?...

Il nous parle du boche qui a, dit-il, sauvé le crâne de l'homme de Néanderthal; c'est un nommé Fülhrott. Ce qui nous laisserait fort indifférent, s'il n'était du sens de ce nom prédestiné. En allemand, *fülhrott* signifie, en effet, "qui sent le pourri". Pauvre docteur! c'est peu rassurant pour son produit!—Mais continuons.

A la page 315, le docteur nous amène son crâne... de Canstadt, près de Stuttgart (Wurtemberg), trouvé en 1700. M. Ph. Salmon, un admirateur de M. de Mortillet, dit: "On croit maintenant à Stuttgart que [ce crâne] n'était pas dans le sein du gisement quaternaire, et qu'il a été trouvé dans les éboulis de la falaise avec de la poterie". (Nous soulignons). *Dictionnaire des sciences anthropologiques*, article *Races humaines*. Or, c'est un dogme en préhistoire que la poterie n'était pas encore connue à l'époque quaternaire. Allumez votre lanterne, M. Ferrua.

Ce crâne est un des neuf *sur plus de quarante*, conservés par M. de Mortillet pour les besoins de la cause. Les trente qu'il a, arbitrairement, éliminés, et qui venaient des mêmes lieux que les neuf conservés, étaient trop visiblement des crânes d'hommes. — Que le lecteur juge du procédé! — Mais le docteur devrait connaître cette particularité?—Alors, est-il loyal?...

UNE DES MACHOIRES DU DOCTEUR

Le docteur Ferrua cite les ossements trouvés dans les cavernes de Belgique, p. 315 et 316. Il les ramène en général au type de

Néanderthal (qui n'est pas loin de Namur, moins encore de Liège). Inutile donc de nous en inquiéter plus que lui — à part la mâchoire de la Naulette, près de la malheureuse ancienne et jolie petite ville de Dinant, si cruellement dévastée en 1914 par le Luthérien boche maudit, qui y fubilla d'un coup, sans l'ombre de prétexte, sept cents hommes faits, pères de famille en grand nombre.

La mâchoire de la Naulette fut découverte en 1865. Si nous ne nous trompons, ce fut M. Dupont, de Dinant, devenu directeur du Musée Royal de Bruxelles entre 1870 et 1875, qui fit cette trouvaille, et nombre d'autres.

Longtemps on crut avoir enfin rencontré les caractères simiens si ardemment désirés par les évolutionnistes. Le savant M. P. Hamard lui-même, dans son livre *L'âge de la pierre et l'homme primitif*, p. 145, n'osa "méconnaître l'antiquité de cette pièce qui gisait au milieu d'espèces quaternaires, ni son caractère que tous les anthropologistes disaient simien. Depuis lors, un savant anthropologiste, peu suspect de vouloir altérer les faits en faveur de la cause spiritualiste, le docteur Topinard, a fait de cette mâchoire une étude approfondie, qui contredit presque sur tous les points la description qu'on en avait donnée primitivement". *Revue d'anthropologie*, juillet 1886; cf. *La science catholique*, avril 1887. "On avait dit que la mâchoire était dépourvue de menton (pour tout ceci, relisez la description donnée à la page précédente, 315, par M. Ferrua, au premier paragraphe occupant le milieu de la page, et suivez page 316 au 1er paragraphe); qu'elle dénotait un prognathisme où une saillie des plus accentuées; que les molaires allaient en croissant d'avant en arrière, comme chez les singes; enfin, chose plus grave, que l'apophyse génie, éminence osseuse sur laquelle s'insèrent les muscles de la langue, faisait totalement défaut; d'où l'on concluait que l'être auquel elle appartenait n'était pas encore pourvu de langage articulé. M. Topinard a démontré que tout cela était faux ou gravement exagéré; que, particulière-

ment, l'apophyse géni existait réellement, et que si on ne l'avait pas vue plus tôt, c'était tout simplement faute d'avoir enlevé la terre qui la recouvrait. "Ainsi tombe tout un échafaudage datant de vingt ans", conclut le docteur Topinard." P. Hamard, *Nature des fossiles humains*; dans *Le premier homme au point de vue scientifique*, du même, Paris 1895.

Cette citation est longue: elle vaut mille fois tout ce que nous pourrions dire, et elle fait, une bonne fois, justice de toutes les vieilleseries repêchées et ramenées au jour par le docteur Ferrua. Toutes les suppositions, les "peut-être", les "très probablement" de la fin de son article, p. 317, n'ayant rien de scientifique, ne valent pas qu'on les relève.

"Et la vieille légende des origines indo-germaniques de toutes les nations de l'Europe, bâtie" [p. 318] sur la Genèse, l'un de nos Livres Saints, sort une fois de plus lumineuse, rayonnante, inattaquable bien que toujours attaquée: et, seule, elle demeure, tandis que ses ennemis meurent et que leurs noms sont tôt oubliés.

Nous avons dû, pour ne pas rendre cet article trop long, passer des points importants et très intéressants: le développement des fœtus; la question si belle, si passionnante des alluvions, que le docteur Ferrua "paraît" ne pas mieux connaître que celle des époques géologiques; etc. Nous avons effleuré, au sujet des époques géologiques, la question des périodes arbitraires, aujourd'hui abandonnées, de M. de Mortillet; mais nous n'avons rien dit des cinq races que M. de Quatrefages avait constituées avec la trentaine de pièces rejetées par M. de Mortillet, venant des mêmes lieux, appartenant aux mêmes époques que les neuf. Ces cinq races de M. de Quatrefages sont celles de Cromagnon, de Grenelle, de la Truchère, et les deux de Furfooz (Belgique). M. Hamy, un autre anthropologiste autorisé et peu suspect, auteur d'un *Traité de paléontologie humaine*, met sur le même pied toutes ces pièces au point de vue de l'antiquité.

F. DE THERMES.

Du fond de l'Acadie, janvier 1917.

INTERETS PROFESSIONELS

MÉMOIRE CONCERNANT L'OPPORTUNITE DE PORTER A SIX ANS L'ETUDE DE LA MEDECINE

Le mémoire suivant a été ratifié par la Faculté de Médecine et le Conseil Universitaire de l'Université Laval.

Université Laval, Qubec, avril 1917.

L'Université McGill et l'Université de Toronto, après entente, ont décidé et annoncé que leurs cours de Médecine seraient de *six ans* à partir de 1918. Cette résolution semble avoir été prise par ces deux institutions après consultation réciproque, et aussi après avis préalable aux universités que la chose pouvait intéresser. Or une transformation de cet ordre nécessite une discussion bien mûrie, précédée d'une étude sérieuse du sujet. En effet, il n'y a pas à se cacher que non seulement toutes les Ecoles Médicales du pays, mais encore les Bureaux Provinciaux de Médecine, le Conseil Médical du Canada, avaient leur mot à dire, avant que toutes nouvelles décision sur ce point fut mise en vigueur. Ces derniers, d'après le rapport de la 3e Conférence des Universités Canadiennes, ont été avertis lorsque la chose eut été résolue à cette réunion.

L'Université de Queen's à Kingston a déjà enregistré ses protestations à ce sujet et établi par un mémoire publié en décembre 1916 que la question était de la plus haute importance et ne pouvait être tranchée aussi facilement. L'Université de Queen's

dit avoir été mise au courant des faits en s'adressant aux doyens des deux Universités intéressées. L'Université Laval, sans connaître la chose officiellement, vu l'absence de ses représentants à la dernière réunion, — savait que cette résolution avait été adoptée.

Notre Faculté croit devoir profiter de l'occasion pour établir très nettement les positions en ce qui concerne la préparation de nos élèves, et trancher la question de la valeur des études préliminaires à l'enseignement de la médecine.

Les deux principales raisons invoquées, en effet, pour en arriver à cette prolongation des études médicales sont: 1^o Que les études préliminaires servant d'introduction à l'étude de la médecine exigent plus de temps qu'on ne leur en alloue actuellement. 2^o Que ce changement permettra de concilier le curriculum médical de ces Universités, avec le programme adopté par les meilleures universités américaines. Et pour arriver à ce but, les deux universités de McGill et de Toronto établissent une année de sciences appliquées et quelques cours de langues.

Nous concourons absolument dans l'énoncé de la Faculté de Médecine de l'Université de Queen's, affirmant que ces deux propositions doivent être soigneusement étudiées, avant d'admettre que la première soit vraie et la seconde désirable.

Établissons tout d'abord notre bilan, en étudiant ce qui est exigé chez nous pour l'obtention du diplôme de Bachelier-ès-Arts, ès-Lettres ou ès-Sciences et même pour la simple *Inscription* qui est encore supérieure à la *Matriculation* des universités anglaises.

Comme préliminaires, qu'on nous permette d'exposer d'après quel principe nous préparons ici les jeunes gens aux études médicales.

Le médecin, par sa profession, est un citoyen qui occupe un rang élevé dans la société et qui y joue un rôle aussi important que délicat. Son éducation doit donc le mettre en état d'exercer les plus hautes charges. Dès lors, sa formation ne saurait être qu'une sé-

rieuse formation générale qu'entraverait toute spécialisation hâtive.

Or, cette forte culture fondamentale comprend sans doute quelques connaissances scientifiques; mais nous estimons, nous qu'elle consiste surtout dans l'étude des Belles-Lettres (*Humaniores litteræ*) et particulièrement de la Philosophie et de l'Histoire.

De là, à Laval, l'organisation qui suit, dans les études qui conduisent à l'étude de la médecine:

ENSEIGNEMENT

Notre examen de Baccalauréat et de l'Inscription présuppose huit années (High School et College) d'études classiques: *a*) lettres françaises, latines et anglaises, 6 ans; — lettres grecques, 4 ans; — *b*) 2 ans de sciences et de philosophie, embrassant 500 leçons de philosophie (en latin), 480 leçons de mathématiques, 180 leçons de physique, 75 de chimie, 40 de botanique, 40 d'astronomie, 25 de minéralogie, 30 de géologie, 30 de zoologie, 10 d'architecture.

EXAMEN

Tout candidat au Baccalauréat ès-Arts, ès-Lettres, ès-Sciences ou à l'Inscription doit subir deux examens écrits qui portent, le premier sur les Lettres, à la fin de la Rhétorique, le second, deux ans plus tard, sur les Sciences et la Philosophie.

Le premier et le second examen comprennent chacun deux séries d'épreuves, dites *collégiales* et *universitaires*.

Les *épreuves collégiales* se subissent dans chaque collège. Les matières, qui en sont déterminées par l'Université, sont les suivantes: au 1^{er} examen: *Lettres*; Géographie, Histoire universelle, Histoire du Canada, Littérature.

Au 2^{ième} examen: *Sciences*: Chimie, Histoire naturelle, Astronomie.

Les *épreuves universitaires*, sous la direction immédiate de

l'Université, ont pour matières au 1^{er} examen: *Lettres*: Thème latin, version latine, version grecque, composition, thème ou version anglaise.

Au 2^{ième} examen: *Sciences*: Philosophie, mathématiques et physique.

CLASSIFICATION DES CANDIDATS

Les candidats qui ont conservé les deux-tiers de leurs points sur l'ensemble des épreuves collégiales et universitaires, tant en *Lettres*, qu'en sciences, sont *Bacheliers-ès-Arts*.

Les candidats qui ont conservé: a) les deux-tiers des points sur l'ensemble du premier examen; b) et la moitié des points sur l'ensemble du second examen sont *Bacheliers-ès-Lettres*.

Les candidats qui ont conservé: a) les deux-tiers des points sur l'ensemble du second examen; b) le tiers des points sur l'ensemble du premier examen sont *Bacheliers-ès-Sciences*.

Enfin les candidats qui ont le tiers sur les deux examens sont *Inscrits*.

Or, cette simple inscription de l'Université Laval est reconnue comme correspondant à l'examen préliminaire du Collège Royal des Chirurgiens de Londres.

L'inscription équivaut en principe à la "matriculation" des universités anglaises, en fait elle la dépasse. Nous ne voyons donc pas la nécessité de forcer l'élève à refaire une année spéciale de sciences, alors que dans ses années de médecine, il fera nécessairement de la chimie théorique et pratique, de la biologie comportant: l'embryologie, l'histologie, la bactériologie, l'anatomie et la physiologie comparées, la botanique; et de la physique en rapport avec les cours de physiothérapie et d'électrothérapie, ou de physiologie appliquée. Une fois *inscrit*, il a la théorie, il va trouver dans nos Facultés médicales une répétition de cette théorie, plus l'application et la pratique. Notre préparation au titre de bachelier ou à l'inscription est suffisante pour préparer à de plus amples études

scientifiques, et en tout cas, si elle ne l'était pas, c'est cette préparation qu'il faudrait améliorer.

Il serait absolument illusoire de vouloir reporter sur le cours des études médicales l'enseignement de sciences qui en sont en principe indépendantes et qui n'en constituent que les préliminaires. Ce nouveau curriculum médical devient alors un trompe-l'œil et une organisation factice, où l'on veut suppléer à une formation antérieure insuffisante, en appliquant et prolongeant des études déjà fort longues. Laissons chaque chose à sa place : la formation scientifique aux cours de sciences, la formation médicale aux facultés de médecine. A ceux chez qui la première est incomplète de voir à en relever le niveau.

Toute transformation chez nous ne pourrait aboutir qu'à un double emploi et à un chevauchement des travaux de deux facultés. — En effet, la proposition de Toronto et de McGill comporte de plus la possibilité pour l'élève d'obtenir de la sorte un titre de bachelier-ès-sciences, que nous n'obtenons actuellement chez nous qu'après un cours de huit ans et alors que les candidats dépassent comme moyenne d'âge vingt ans révolus. Ce serait pour nous, combiner l'enseignement des sciences et de la médecine. Or, si cette méthode est actuellement employée dans certaines universités canadiennes ou américaines, il ne nous semble pas à nous qu'elle soit désirable.

Quant à porter à six ans la durée de nos études, mieux vaudrait consacrer entièrement ces six années aux études exclusivement médicales. Mais l'épreuve n'est pas encore suffisante du système de cinq ans que nous venons d'adopter et qui semble déjà vouloir donner satisfaction, pour en arriver là.

De plus, cette méthode en arriverait à un double emploi du temps qui ferait perdre chez nous neuf mois d'études, — car nos années universitaires sont de neuf mois,—alors que l'élève, non seulement inscrit mais le plus souvent bachelier, peut consacrer cette session à du travail purement médical.

Nous n'insisterons pas sur les autres raisons avancées par le mémoire du Queen's University. Elles ont cependant leur importance, tel: l'étude que l'on est actuellement à faire de l'enseignement préliminaire et de l'enseignement médical; la nécessité de favoriser plutôt le travail hospitalier, etc.

Nous voulons seulement bien établir que nos élèves qui se présentent aux études médicales y sont suffisamment préparés et qu'il leur serait grandement dommageable de perdre dans des développements nouveaux, un temps précieux.

Mettons sérieusement en application les données actuelles en les améliorant et en les complétant le plus possible. Laissons à l'enseignement, c'est indispensable, une certaine marge sur les questions de détail.

En résumé, nous trouvons importante cette question du temps à consacrer aux études médicales: le niveau scientifique de notre profession en dépend dans une large mesure.

Mais non moins importante, sinon plus à nos yeux, est la question du temps et de la nature des études préparatoires à l'étude de la médecine. Le médecin, disons-nous d'abord, a besoin, pour faire plus tard de solides études professionnelles et s'acquitter dignement de ses obligations sociales, d'une profonde culture générale. Nous devons donc chercher sincèrement s'il la trouvera en se spécialisant dès le High School ou le Collège, ou bien plutôt dans les études désintéressées des *Humanités classiques*. C'est là, nous semble-t-il, la question pressante et même vitale, puisque d'elle dépend nécessairement le niveau intellectuel de notre profession.

REPRODUCTION

LA SÉROTHERAPIE ANTITÉTANIQUE¹

Dr H. BOUQUET

ÉTAT ACTUEL DE LA QUESTION

La sérothérapie préventive contre le tétanos a passé, au cours de cette guerre, par diverses alternatives dont l'histoire est des plus intéressantes à rapporter. Elles sont, en effet, le fruit d'une expérience progressive qui est venue modifier de façon fructueuse nos connaissances sur ce point si primordial de la thérapeutique des plaies infectées. La pratique de cette sérothérapie en a subi des changements indispensables à connaître et nous pouvons espérer que les enseignements ainsi reçus nous permettront à l'avenir de réduire à une proportion véritablement négligeable les atteintes de cette redoutable complication des blessures.

On se souvient de la façon tragique et angoissante dont s'est posée la question. C'était après la bataille de la Marne. Les combats avaient eu lieu dans une région particulièrement riche en bacilles tétaniques, comparable sans doute, à ce point de vue, à ces "champs maudits" que l'on connaît au chapitre de l'infection charbonneuse. Les cas de tétanos se multiplièrent d'une façon véritablement fort inquiétante. Les blessés allemands, abandonnés par leurs troupes en retraite et restés longtemps sans pansements et sans secours sur le terrain de la lutte furent surtout atteints en nombre considérable; mais les soldats français payèrent, eux aussi un lourd tribut à la maladie. A ce moment on incrimina un certain nombre d'imperfections dans l'évacuation des blessés, imperfections certes incontestables, mais inséparables aussi d'une si-

1. *Revue de Chimiothérapie et de Médecine générale*, 1ère année, No 1, p. 27.

tuation aussi grave que celle où, pendant plusieurs jours, s'était trouvé le pays. Tout devait, à n'en pas douter, céder le pas, suivant l'imprescriptible loi, au salut de l'armée et de la patrie. D'autre part, il est non moins certain que si nous avions disposé à ce moment des quantités indispensables de sérum antitétanique, l'infection n'aurait pas eu si beau jeu à se répandre. Ce fut la grande leçon du moment et notre Service de Santé montra immédiatement qu'il en avait compris la gravité en en organisant le ravitaillement constant, en quantités illimitées, de tous les endroits où étaient pansés les blessés et des postes de secours de première ligne comme des hôpitaux de l'arrière. De ce fait, les cas de tétanos diminuèrent dans de telles proportions que l'on put croire un moment que cette terrible complication allait disparaître. Tout blessé recevait, aussitôt après l'instant où il avait été atteint, une injection de 10 cc. de sérum. Pendant quelque temps, à la suite de la mise en œuvre de cette pratique on ne vit plus qu'exceptionnellement des cas de tétanos.

C'est ici que commencent les leçons inattendues des faits. De cette diminution si marquée des cas d'infection tétanique, on avait conclu à l'efficacité à peu près constante et définitive de cette sérothérapie et l'on estimait, *à priori*, que l'immunité conférée par le sérum était, pour ainsi dire, illimitée. Ce furent deux savants lyonnais, MM. Bérard et Auguste Lumière, qui vinrent nous démontrer l'inanité d'un pareil espoir. Au mois d'août 1915 ils avaient rapporté un certain nombre d'observations de blessés qui, bien qu'injectés au moment de leur atteinte, n'en avaient pas moins présenté, quelques mois plus tard, des crises très nettes de tétanos. Déjà nous avions connu des faits à peu près analogues, mais en petit nombre, présentant aussi des caractéristiques particulières, comme leur localisation restreinte. Désormais, il nous fallait admettre la possibilité d'une infection tardive qui, pour être la plupart du temps bénigne, n'en comptait pas moins un certain nombre de terminaisons fatales. A la suite de la communication

de MM. Bérard et Lumière, les observations de ce genre se multiplierent. Les auteurs de ce travail, l'année suivante, revinrent sur leurs constatations et tentèrent d'en tirer des enseignements pratiques. Ils avaient déjà recommandé, en cas d'intervention chirurgicale, de renouveler l'injection préservatrice. Ils voulaient parer, de cette façon, au mécanisme infectant qu'ils avaient dénoncé: existence, dans les blessures anfractueuses, de spores du bacille de Nicolaïer à l'état de vie latente, ayant résisté à l'action du sérum et susceptible de se libérer et d'agir, lorsqu'une intervention chirurgicale venait modifier leurs conditions d'existence. A ce propos, ils recherchèrent quelle pouvait être la durée de l'immunité créée par l'injection préventive unique qui était la pratique courante, comme nous l'avons dit. Leurs expériences et leurs constatations cliniques leur permirent de conclure que l'immunité conférée par les injections préventives du sérum ne dépassait pas 6 ou 7 jours. Certes, dans la très grande majorité des circonstances, cette immunité était suffisante et aucun accident n'éclaterait, surtout si l'on ne touchait pas de façon véritablement chirurgicale au foyer de la blessure. Mais si l'on intervenait, il fallait, opérât-on même quelques jours seulement après l'injection préventive, la renouveler si l'on voulait se mettre à l'abri des accidents qu'ils avaient plusieurs fois constatés.

Ce n'était donc plus seulement l'écllosion de tétanos tardifs qu'il fallait redouter, c'était encore l'apparition de cette complication fût-ce cinq ou six jours après la blessure, dans un nombre de cas qu'il était impossible de délimiter. Ceci venait singulièrement diminuer la sécurité que nous nous étions flattés d'avoir acquise. C'était aussi l'indication que l'injection préventive unique, celle que l'on exécutait systématiquement lors du premier pansement, n'avait qu'une valeur limitée dans le temps. C'était la confirmation des vues exprimées par MM. Vaillard, Vincent, Courmont, Doyen, d'autres encore, qui préconisaient le renouvellement de cette injection vers le sixième jour.

Au reste, les cas de tétanos anormaux (c'est ainsi qu'on les appelait volontiers) se multipliaient assez pour que le Sous-Secrétaire d'Etat du Service de Santé crut devoir instituer une enquête à ce sujet. Il la confia à MM. Vaillard et Roux qui, en leur qualité d'inventeurs du sérum antitétanique, étaient, en effet, particulièrement désignés pour en connaître. Le résultat de leurs recherches fut communiqué à l'Académie de Médecine. C'est, pour l'application de la sérothérapie antitétanique, un document capital et qu'il faut analyser. Non que l'on y trouve des conceptions différant beaucoup de celles qui s'étaient déjà fait jour à la tribune de plusieurs sociétés savantes, mais parce que, d'une part, les conclusions de MM. Vaillard et Roux sont la confirmation de beaucoup des opinions qui avaient été formulées à titre plus ou moins hypothétique et que leurs conseils pratiques venaient compléter et appuyer ceux que bien des chirurgiens donnaient déjà, ensuite parce que leur rapport fut le point de départ d'instructions nouvelles en ce genre données par le Service de Santé aux chirurgiens qui servaient dans les formations militaires et auxiliaires dépendant de lui.

Examinant les diverses opérations qu'ils avaient étudiées, les rapporteurs établirent que les tétanos qui éclatent malgré l'injection antitoxique de la première heure sont de plusieurs ordres.

Il y a d'abord ceux qui se produisent de douze à vingt jours après le traumatisme chez des blessés atteints de plaies avec délabrement des tissus et contenant en général des corps étrangers. Ces tétanos spontanés doivent être évités. Ils peuvent l'être, dit M. Vaillard, à la condition de proportionner les doses de sérum à la gravité de la blessure, de renouveler les injections à plusieurs reprises et, sans doute, hebdomadairement lorsqu'on est en présence de grands délabrements et des plaies visiblement infectées. C'est l'abandon de la règle antérieure, qui ordonnait une injection de 10 cc.. Dans les cas de ce genre, il semble que la loi à suivre soit : première injection à haute dose (20 à 30 cc.) et injections répétées à dose moindre (10 à 15 cc.).

Une seconde catégorie de cas concerne les blessés chez lesquels le tétanos se déclare à la suite d'une intervention chirurgicale, soit plusieurs jours, soit plusieurs mois après le moment du traumatisme. Là le mécanisme est celui que nous avons indiqué déjà : spores tétaniques englobées dans les tissus atteints, mais non détruites; libération de ces spores par l'acte chirurgical, même minime. Pour éviter ce processus, il faut suivre la conduite recommandée par MM. Bérard et Lumière, c'est-à-dire injecter préventivement du sérum à tout blessé devant subir une intervention.

En troisième lieu, on constate des éclosions de tétanos chez des sujets porteurs de plaies esquilleuses et de fractures à multiples fragments ou dont les plaies recélaient encore des débris vestimentaires. Là encore, le renouvellement de l'injection toutes les fois que la suppuration a peu de tendance à se tarir économiserait bien des vies humaines.

La conclusion générale du rapport est donc le renouvellement des injections de sérum dans de multiples circonstances et l'élévation non moins fréquente des doses. Cela paraît être la pratique à laquelle on se doit tenir à l'heure présente, avec toutes les modalités qu'elle comporte suivant les diverses circonstances.

*
* * *

Une semblable technique doit avoir, évidemment, une efficacité bien plus marquée que celle suivie jusqu'alors et ses différents points sont déduits avec une logique parfaite. Mais est-elle exempte d'inconvénients? Ici intervient la question des accidents sériques et notamment de l'anaphylaxie dont quelques-uns se sont fait un tel épouvantail qu'ils en sont arrivés à redouter même les injections de sérum uniques (il ne s'agit pas ici de sérothérapie antitétanique) et renoncent délibérément au bénéfice de cette thérapeutique, malgré ses succès retentissants.

L'expérience de ceux qui ont utilisé le sérum antitétanique à doses fortes et répétées est unanime sur ce point. Ce sont là des accidents, disaient déjà MM. Bérard et Lumière, dont l'éventualité est trop hypothétique pour faire même discuter ce genre de thérapeutique ou hésiter dans son application. " Il serait regrettable, disent à leur tour MM. Roux et Vaillard, que la crainte de l'anaphylaxie, dont la survenance a été exagérée, surtout à la suite des injections sous-cutanées, détournât les chirurgiens d'une pratique judicieuse qui a fait ses preuves ". De fait, il n'existe guère, dans la littérature médicale, à propos de la sérothérapie antitétanique, qu'une observation irréfutable d'anaphylaxie, due à M. Carnot et que j'ai rapportée ailleurs¹. M. Capitan, à l'Académie de Médecine, a donné, sur sa pratique particulièrement intensive de cette thérapeutique, des détails véritablement démonstratifs. Ayant employé, à l'Hôpital Bégin, depuis le mois d'août 1914, 3,500 flacons de sérum antidiphthérique, antitétanique, antistreptococcique et antiméningococcique, il n'a jamais vu un seul exemple d'anaphylaxie et les seuls incidents qu'il ait observés, qui furent très rares, ont consisté en quelques érythèmes et un petit nombre d'arthralgies. Or, en ce qui concerne spécialement le tétanos, il n'a pas craint d'injecter à plusieurs blessés des doses énormes, qui vont de 220 centimètres cubes en 6 jours à 640 cc. en 7 jours et à 888 cc. en 18 jours. La crainte du sérum, d'après lui, " est absolument illusoire quand bien même on en emploierait de fortes doses ".

En cette matière, il apparaît que doit être notre guide la conclusion première d'un rapport de M. Netter, établi à la demande du Ministre de l'Intérieur et concernant, d'ailleurs, surtout, la sérothérapie antidiphthérique: " Les accidents graves consécutifs à la première injection (accidents sériques) ou aux réinjections

1. Dr Henri Bouquet.—*La Thérapeutique médicale et chirurgicale de guerre en 1916*, Paris, Doin et Fils, édit., 1916, p. 53.

(accidents anaphylactiques) de sérum sont très rares, surtout dans les cas où l'injection est faite dans le tissu cellulaire sous-cutané et leur apparition possible ne devra pas empêcher de recourir à la sérothérapie". Au reste, ceux qui voudraient prendre des précautions contre ces menaces vraiment peu raisonnées pourront recourir à diverses méthodes : technique qui consiste à injecter d'abord 1 cc. ou même 1/10 de cc. de sérum, puis à injecter le restant de la dose une ou deux heures après. C'est la méthode recommandée par M. Besredka. L'administration quotidienne de chlorure de calcium semble être également prophylactique de ces accidents, sur la rareté et le peu de valeur desquels l'opinion des chirurgiens et médecins compétents semble définitivement unanime.

*
* *

Là s'arrêterait cette revue rapide de la question qui nous occupe, s'il ne s'était produit, d'une façon un peu inopinée, une discussion à la Société de Chirurgie où l'on a mis en doute l'efficacité du sérum contre le tétanos (et un peu aussi, celle de tous les sérums spécifiques). L'attaque a été conduite par M. Thiéry. Celui-ci déclara que si le tétanos était devenu incontestablement beaucoup plus rare qu'il ne l'était au début de la guerre, ce n'est pas à l'inoculation préventive de sérum qu'il fallait être reconnaissant de cette amélioration si favorable, mais à l'évolution heureuse qui s'est accomplie dans le traitement précoce des plaies à l'avant. Il s'est passé, dit-il, pour le tétanos, ce que l'on a vu pour tant d'autres complications infectieuses des blessures, comme la gangrène gazeuse, contre laquelle on ne peut invoquer l'action d'une sérothérapie et qui, cependant, a diminué dans des proportions extraordinaires. M. Thiéry ne peut admettre qu'on ait délivré du sérum aux formations sanitaires en quantité suffisante pour que tous les blessés aient reçu l'injection primitive et les injections se-

condaires reconnues maintenant indispensables et, en définitive, si, au début des hostilités, il y a eu un si grand nombre de cas de tétanos, c'est que, à cette époque, la relève des blessés et le premier pansement se faisaient dans des conditions défectueuses.

M. Riche se montra d'un avis analogue à celui de M. Thiéry. Pour lui ce sont les circonstances si particulières, uniques même, où se poursuit la bataille de la Marne qui sont responsables de la grande affluence des cas de tétanos à cette époque. M. Riche est même allé plus loin, puisqu'il se demande si les accidents tardifs ne sont pas imputables à une détermination qui serait le fait du sérum lui-même. En tout cas, pour lui, la preuve n'est pas faite de l'efficacité de cette thérapeutique préventive.

La sérothérapie antitétanique trouva d'éloquents avocats pour prendre sa défense et l'examen de leurs arguments prouve qu'il faut se méfier, en cette matière, des raisonnements spéculatifs et qu'en réalité, le scepticisme n'est guère de mise. Ce fut M. Walthër, démontrant par des chiffres l'influence de l'injection antitétanique sur les blessés mêmes de la bataille de la Marne et notamment sur les blessés allemands. Malgré que beaucoup ne fussent arrivés au Val-de-Grâce que quelques jours après leur atteinte, ceux qui purent être injectés échappèrent à l'infection. M. Pierre Delbet répondit à chacun des arguments de ses collègues et répéta notamment, pour expliquer bien des faits allégués, que, de notoriété publique, le sérum antitétanique était antitoxique, mais non antimicrobien. M. Proust, qui a connu l'époque où le tétanos était fréquent, établit que, dans des conditions analogues, il a maintenant pratiquement disparu, du moins en tant qu'accident primitif, puisqu'il n'en a plus constaté qu'un cas sur plus de 1,000 blessés. Enfin M. Leriche fait justice de l'opinion qui veut que ce soient les conditions si particulières de la bataille de la Marne qui aient été cause de cette éclosion du tétanos, en rappelant que, dans les Vosges et en Alsace, en août 1914, il n'y avait pas de sérum et le tétanos était fréquent, tandis que, dès l'arrivée de ce sérum, il ne

parut plus. Bref la sérothérapie contre cette complication sort, peut-on croire, victorieuse de cet assaut.

Au reste, à toutes les raisons alléguées pour défendre le sérum antitétanique contre le reproche d'inefficacité, n'est-il pas bon d'ajouter une statistique présentée à l'Académie par M. Netter lors de la discussion du rapport de M. Vaillard? Elle concerne les accidents qui sont des plus fréquents dans la rue, en Amérique, lors de la célébration annuelle de l'anniversaire de l'Indépendance, le 4 juillet. Ce jour-là, on voit là-bas les mêmes réjouissances que l'on verra chez nous dix jours plus tard. coups de pistolet, pétards, etc., mais en nombre incomparablement plus grand. Il en résulte des blessures nombreuses qui donnaient jadis lieu à de fréquents cas de tétanos. En 1903 et sans trêve depuis, l'*American medical Association* a insisté sur l'urgence de faire, en pareil cas, des injections préventives de sérum antitétanique. La statistique comparée de ces années 1903-1916 nous devient dès lors singulièrement instructive. Nous voyons que le nombre des accidents a notablement diminué, ce qui nous intéresse peu au point de vue spécial où nous nous plaçons, mais nous remarquons que le nombre des cas de tétanos a diminué dans des proportions bien plus considérables encore. C'est ainsi que ces cas étaient, en 1903, dans la proportion de 9,35 %; en 1904, on n'en compte plus que 2,52; en 1911, 1,12; en 1912, 0,71; en 1913, 0,35; en 1914, 0,2; en 1915, 0,008; en 1916, enfin, 0! Véritablement il y a là une décroissance particulièrement impressionnante et peu de documents ont une valeur analogue. Ne peut-on pas conclure que la leçon des blessures de guerre et celle des blessures de rue se complètent fort heureusement l'une l'autre? Des deux côtés, du tétanos en quantité notable ou même très grande avant l'application systématique du sérum antitétanique; des deux côtés, la disparition presque totale de cette terrible complication aussitôt que la sérothérapie entre en scène. Ou les faits cliniques — on pourrait presque dire expérimentaux — n'ont plus aucune espèce de valeur ou bien nous de-

vons reconnaître que la sérothérapie constitue une méthode préventive très efficace et très sûre contre l'apparition du tétanos. Il reste, bien entendu, pour lui faire rendre son plein effet, à l'appliquer dans les conditions optima. Celles-ci ont été exposées en ces derniers temps de façon détaillée et raisonnée. Nous avons pensé qu'au point de vue pratique surtout, il était intéressant d'enregistrer ces enseignements actuels et qui sont d'application courante.



Il resterait, pour être complet, à exposer les résultats obtenus par la sérothérapie dans le tétanos confirmé. Il n'est pas possible, dans l'état actuel de nos connaissances, de nous faire une opinion ferme sur ce chapitre spécial. Rares encore sont les travaux qui nous donnent des statistiques suffisamment importantes. Nous savons que beaucoup de chirurgiens, après avoir hésité, en sont venus à introduire cette thérapeutique de façon constante dans leur pratique, mais c'est un peu avec cette idée que si le sérum ne fait pas de bien, il ne saurait, en tout cas, être nocif. Il n'y a rien de bien nouveau à enregistrer en l'espèce, depuis le jour déjà lointain où M. Walther et quelques autres estimèrent qu'il fallait toujours se servir du sérum pour soigner les tétaniques en crise. On sait que d'autres ont introduit des modifications à la pratique courante, injectant le sérum soit dans les veines (c'est peut-être dans ce cas que l'on peut redouter l'anaphylaxie) soit dans le canal rachidien, soit dans la région sous maxillaire et pharyngienne, comme M. André Jousset qui visait, par là, à diminuer les phénomènes de trismus.

On peut remarquer, d'autre part, que tous les côtés (ou à peu près) de tétanos anormal, localisé ou tardif, ont été soignés par la sérothérapie à haute dose. Nous avons déjà vu quelle est, en cette matière, la pratique de M. Capitan. Il est reconnu que la terminaison la plus fréquente de ces cas aberrants est la guérison, mais

nous ne pouvons savoir réellement quelle est, dans cette évolution, la part du sérum et celle d'une atténuation certaine de l'infection elle-même. Encore une fois il nous manque des documents suffisamment détaillés pour établir une opinion solide. La dernière en date de ces statistiques est celle de M. Bacri et elle ne porte que sur treize cas. L'auteur considère le sérum comme curatif à toutes les périodes de la maladie. La dose quotidienne de sérum utilisée chez ses tétaniques a été très élevée : 50 à 60 centimètres cubes au minimum, administrés en une seule fois. Ce traitement doit être, d'après M. Bacri, appliqué dès l'apparition du trismus et continué jusqu'à la disparition de tout symptôme pathologique. Ses treize malades ont guéri. D'aucuns penseront que treize cas sont un nombre un peu faible pour entraîner une conviction. En tout cas il est indéniable que la statistique en question apporte une confirmation remarquable de la tolérance de l'organisme pour les doses élevées et répétées de sérum antitétanique, car aucun accident sérique sérieux n'a été constaté et jamais on a eu l'occasion de penser à l'anaphylaxie.

Ne serait-ce qu'à ce titre, le travail de M. Bacri méritait d'entrer dans notre revue. Il complète toute une série de faits cliniques qui permettent de conclure à l'efficacité du sérum antitétanique et à l'innocuité à peu près absolue de ses réinjections, même à haute dose. C'est, nous semble-t-il, la leçon générale qui se dégage de tous les travaux que nous avons analysés.

Dr HENRI BOUQUET.